

brusquement par la manche, se leva et s'enfuit. Étonné, son cousin la suivit et la retrouva dans le coin de la galerie où elle riait aux larmes.

— Pourquoi, lui dit-elle entre deux éclats de rire, pourquoi me fais-tu rire comme ça ? la princesse va encore dire que je suis très-inconvenante, et, vrai, ça n'est pas ma faute.

— C'est qu'il m'amuse avec sa fête triste, ce brave homme.

— Allons, dit Dosia, mets-moi mes patins, je n'ose pas retourner là-bas, je crains de lui puffer au nez.

Pierre, à genoux devant sa jolie cousine, eut bientôt fait d'attacher les courroies ; il fut prêt presque en même temps, et tous deux, se tenant par la main, s'élançèrent en longues courbes sur la glace.

— Où donc est Dosia ? demanda la princesse.

— La voici qui patine avec M. Mourief, répondit l'aimable aide de camp. Ils sont charmants, ajouta-t-il en ajustant son pince-nez d'un air connaisseur. Ils ont l'air fait l'un pour l'autre. N'y a-t-il pas anguille sous roche ? fit le maladroit d'un air fin.

Platon, devenu pâle soudainement, se mordit les lèvres pour retenir une réponse trop vive ; la princesse, qui connaissait son monde, se garda bien de nier d'une façon positive ; ces négations énergiques ne font ordinairement que transformer de simples suppositions en convictions arrêtées.

— Je ne crois pas, dit-elle, cette idée n'est encore venue à personne, que je sache...

Le gros aide de camp se leva pour aller porter ailleurs ses lourdes galanteries et prit congé de la princesse, laissant derrière lui la blessure empoisonnée d'un doute cruel.

Que de fois Platon s'était dit que ces deux jeunes gens devaient s'aimer, — peut-être sans le savoir eux-mêmes ; — que de fois il avait pensé que ce serait fort heureux, qu'ainsi l'étourderie de Dosia se trouverait réparée !... Et l'idée de cette réparation le rendait malheureux, cruel avec lui-même, intolérant avec les autres... Fallait-il que sa vie fût désormais gâtée par les fantaisies de cette petite fille ?

Et pendant qu'il faisait ces tristes réflexions, les deux cousins passaient et repassaient devant lui, comme deux oiseaux qui voient de concert.

— Platon, je suis fatiguée, lui dit Sophie, qui comprenait sa pensée et désirait y mettre un terme.

Il se leva sans mot dire et fit prévenir leur cocher, puis revint vers sa sœur.

— Dosia ! dit doucement celle-ci en se penchant sur la balustrade, au moment où les patineurs passaient près d'elle.

La jeune fille tourna vers la princesse son visage coloré par le froid, l'exercice et le plaisir ; Quelle vivante image de la gaieté insouciant ! Et Platon qui souffrait à côté d'elle !

— Je suis fatiguée, veux-tu rentrer ?

Sans répliquer, Dosia tourna sur elle-même, s'assit sur le banc de bois qui longeait la galerie et tendit à Pierre son petit pied, afin qu'il la débarrassât des patins.

— Merci, dit-elle, quand il eut fini. La bonne soirée ! Je me suis bien amusée !

Sophie et son frère les avaient rejoints ; Dosia remarqua l'expression sérieuse de leurs visages.

— Vous paraissez souffrants, dit-elle avec cet intérêt spontané qui le rendait si sympathique.

— Qu'importe ! gronda Platon, pourvu que vous vous amusiez !...

— Nous ne faisons pas de mouvement, nous, ajouta la princesse avec douceur, nous avons eu froid.

— Je vous demande pardon, murmura Dosia repentante, je suis une égoïste...

Les grandes duchesses se retiraient, et la foule leur faisait cortège, avec des torches, jusqu'à leurs voitures.

Nos amis durent attendre quelques minutes. La glissoire presque déserte semblait plus sombre, par contraste avec les flammes de Bengale qui brûlaient en ce moment sur le quai ; Dosia fit un retour mélancolique sur son plaisir si soudainement interrompu.

— Aucune joie ne dure, se dit-elle. Comment se fait-il que je ne fasse de mal à personne et que, pourtant, je mécontente tout le monde ?

Elle revint au logis sans avoir rompu le silence. Le lendemain elle s'excusa auprès de la princesse de son étourderie, de son manque de souci pour ceux qui étaient si bons envers elle... C'est avec des larmes brûlantes qu'elle s'accusa d'égoïsme.

La princesse la consola de son mieux et profita de l'occasion pour lui faire une petite sermonne.

— Sois plus réservée avec ton cousin, lui dit-elle ; tout le monde n'est pas obligé de savoir que vous êtes camarades d'enfance ; on m'a demandé hier si vous n'étiez pas fiancés...

Le visage de Dosia, devenu pourpre, prit une expression de colère.

— Moi qui le déteste, et lui qui ne peut me souffrir ! Faut-il être bête !...

— Tout le monde n'est pas non plus obligé de savoir que vous vous détestez, répartit la princesse en réprimant un sourire. Votre haine mutuelle ne va pas jusqu'à ne pouvoir patiner ensemble.

— Oh ! ma bonne amie..., commençait Dosia confuse.

— Ne le déteste pas, mon enfant, et comporte-toi envers lui comme envers les autres ; cela suffira.

— Ce sera bien difficile, dit la jeune fille avec un soupir. Et... M. Platon n'est pas fâché contre moi ?

La princesse, interdite à son tour, chercha un instant sa réponse.

— Il ne peut en aucun cas être fâché contre toi ; mais il a peut-être été choqué...

— Je ne le ferai plus, sanglota Dosia, comme un enfant mis en pénitence ; je ne le ferai plus, jamais ; soudainement, dis-lui qu'il ne soit pas fâché contre moi !

Platon, informé de ce vœu naïf, n'eut pas le courage de tenir rigueur. Quelques paroles affectueuses ramenèrent le jour même le sourire aux lèvres de Dosia et la malice dans ses yeux reconnaissants.

XIX

L'hiver s'avancait ; déjà la série de mariages qui suit toujours les fêtes de Noël était presque close ; le carême était proche, et Dosia, devenue sage, portait des robes à queue.

Cet événement, attendu par elle comme devant être de beaucoup le plus important de sa vie, l'avait laissée relativement indifférente. Elle s'était bien prise une dizaine de fois à regarder derrière elle les flots de sa robe noire faire un remous soyeux sur le tapis, mais elle n'avait pas ressenti ce triomphe, cet orgueil dont elle s'était fait fête si longtemps d'avance.

Bref, la première robe longue de Dosia avait été un désenchantement.

D'autres pensées avaient noyé celle-ci.

— C'est égal, elle était plus amusante auparavant, soupirait un jour Mourief, assis chez la princesse dans un petit fauteuil si bas que la poignée de son sablo lui caressait le menton.

— C'était le bon temps, alors, n'est-ce pas ? lui dit la princesse d'un air moqueur.

Malgré les dénégations passionnées du jeune homme, Sophie continua, avec une certaine insistance dans l'accent de sa voix :

— Regretteriez-vous de ne pas l'avoir épousée ?

— Ah ! princesse ! fit Mourief d'un ton de reproche plus sérieux que la question ne semblait le comporter.

Sophie ne se laissa pas fléchir.